

Le paradigme régional, la pensée géographique et l'œuvre québécoise de Raoul Blanchard

André-Louis Sanguin

Volume 30, numéro 80, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021798ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021798ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sanguin, A.-L. (1986). Le paradigme régional, la pensée géographique et l'œuvre québécoise de Raoul Blanchard. *Cahiers de géographie du Québec*, 30(80), 175–188. <https://doi.org/10.7202/021798ar>

Résumé de l'article

Raoul Blanchard (1877-1965) eut un rôle et une influence considérable dans la formation de la géographie québécoise. Un examen attentif de l'œuvre blanchardienne permet d'en extraire le paradigme régional et la pensée géographique qui sont d'inspiration typiquement vidalienne. Une telle étude permet de mieux saisir comment Raoul Blanchard fut le grand ordonnateur de la monographie régionale classique. Son célèbre tableau géographique du Québec constitue l'exemple très curieux d'une véritable « œuvre dans l'œuvre ». Si Raoul Blanchard représente un moment important dans l'histoire de la géographie francophone, sa grande fresque de la Belle Province interpelle et questionne les géographes québécois contemporains. L'œuvre de Raoul Blanchard constitue l'un des plus vivants témoignages d'une foi inébranlable dans notre discipline.

LE PARADIGME RÉGIONAL, LA PENSÉE GÉOGRAPHIQUE ET L'ŒUVRE QUÉBÉCOISE DE RAOUL BLANCHARD

par

André-Louis SANGUIN

*Département de géographie,
Université du Québec à Montréal, Montréal*

RÉSUMÉ

Raoul Blanchard (1877-1965) eut un rôle et une influence considérable dans la formation de la géographie québécoise. Un examen attentif de l'œuvre blanchardienne permet d'en extraire le paradigme régional et la pensée géographique qui sont d'inspiration typiquement vidalienne. Une telle étude permet de mieux saisir comment Raoul Blanchard fut le grand ordonnateur de la monographie régionale classique. Son célèbre tableau géographique du Québec constitue l'exemple très curieux d'une véritable « œuvre dans l'œuvre ». Si Raoul Blanchard représente un moment important dans l'histoire de la géographie francophone, sa grande fresque de la Belle Province interpelle et questionne les géographes québécois contemporains. L'œuvre de Raoul Blanchard constitue l'un des plus vivants témoignages d'une foi inébranlable dans notre discipline.

MOTS-CLÉS: Histoire de la géographie, évolution de la pensée géographique, tradition vidalienne, géographie régionale, formule monographique, géographie du Québec, genres de vie, Kulturlandschaft.

ABSTRACT

Raoul Blanchard, His Regional Paradigm, His Geographical Thought and His Work on Québec

Raoul Blanchard (1877-1965) played a major role in shaping of Québec geography. His impact was undeniable. A careful evaluation of Blanchard's works reveals regional paradigm and a regional thought that are typically Vidalian. Raoul Blanchard was the great synthesizer of the classical regional monograph. His famous geographical tableau of Québec constitutes a unique example of a work within a work. Blanchard truly represents an important chapter in the history of francophone geography. His majestic fresco of the Belle Province remains one of the most lively testimonies of an unshakable faith in our field.

KEY WORDS: History of geography, evolution of geographical thought, Vidalian tradition, regional geography, monographic pattern, geography of Québec, lifestyles, Kulturlandschaft.

*

*

*

La communauté internationale des géographes doit être reconnaissante à Charles Péguy (1873-1914) d'avoir orienté son jeune ami Raoul Blanchard vers la géographie. Ce fut le grand humaniste chrétien et socialiste qui inculqua à Blanchard le goût du

travail bien fait et qui en fit un professeur en le poussant à préparer le concours d'entrée à l'École normale supérieure. Ce fut également auprès de Péguy que Blanchard découvrit le commentaire de paysages. Au soir d'une carrière exceptionnelle, le fondateur de l'École de Grenoble pourra écrire : « Le grand honneur de ma vie aura été le titre d'ami de Charles Péguy ».

Peu de grands noms de la géographie rédigent leur autobiographie. Aussi est-ce une chance que Raoul Blanchard, à la fin d'un parcours professionnel prestigieux, nous ait transmis ses souvenirs (Blanchard, 1961 ; 1963). Cela permet à quiconque étudie l'histoire de la pensée géographique de langue française de mieux comprendre comment Blanchard fut formé, quels furent les géographes qui l'inspirèrent et quelles furent ses idées géographiques (Claval, 1976). Ces souvenirs autobiographiques, d'une plus grande liberté d'écriture que les contributions savantes, indiquent les principales caractéristiques du Blanchard-géographe. Ce dernier appartenait à cette génération, aujourd'hui disparue, de géographes qui firent l'acquisition de la connaissance de l'espace terrestre au fil des kilomètres de marche solitaire. En cela, Blanchard avait retenu et médité l'instruction de Vidal de La Blache : « avec les livres on ne fait que de la géographie médiocre, avec les cartes on en fait de la meilleure, on ne la fait très bonne que sur le terrain » (citée dans Harrison Church, 1967). Aussi Blanchard pouvait-il se targuer, dans ses mémoires, que sa plus longue marche de 24 heures en terrain plat ait couvert 78 kilomètres et que, pour son terrain de thèse, il ait parcouru 4 000 kilomètres (Dresch et George, 1966). Ce fut aussi une passion innée pour la carte topographique qui l'amena à la géographie ainsi que la séduction intellectuelle exercée par Vidal de La Blache qui, à l'usage des étudiants de la Sorbonne, habillait la géographie allemande de magnifiques vêtements (Blache, 1965).

Louis-Edmond Hamelin, le meilleur biographe de Blanchard, a fort bien montré ce que furent le rôle et l'influence du maître grenoblois dans la formation et la consolidation d'une géographie universitaire francophone au Canada (Hamelin, 1962 et 1966). On peut en retenir que Raoul Blanchard fut d'abord et avant tout le « géographe des Alpes occidentales » et le « géographe du Québec » dans la mesure où l'on peut mettre à part l'œuvre de jeunesse que fut sa magistrale thèse sur la Flandre et le « pensum corporatif » que fut son *Asie occidentale* dans la célèbre *Géographie universelle* (James et Martin, 1982 ; Hamelin, 1959).

Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis la parution de ses premières *Études canadiennes*. Aussi est-ce une occasion merveilleuse pour s'interroger sur le paradigme régional et la pensée géographique de Blanchard dans son œuvre québécoise. Une telle analyse permet également de faire ressortir l'originalité intellectuelle de cette œuvre. Elle ne fut ni un travail secondaire en marge de l'œuvre alpine ni un rameau canadien de cette œuvre mais bien plutôt une œuvre dans l'œuvre, *une sorte d'emboîtement interne dans la totalité de l'écriture blanchardienne*. De ce fait, il convient de s'interroger sur la place de Blanchard dans le contexte vidalien et post-vidalien. Comment devint-il le grand ordonnateur de la monographie régionale classique ? Comment les Alpes influencèrent-elles sa pensée géographique ? Quelles furent la structure et la méthodologie du tableau géographique du Québec ? Si Blanchard représente un moment important dans l'histoire de la géographie francophone, son œuvre interpelle et questionne les géographes québécois contemporains.

LA PLACE DE BLANCHARD DANS LE CONTEXTE VIDALIEN ET POST-VIDALIEN (1897-1948)

Cette période s'étend de l'entrée de Blanchard à l'École normale supérieure (1897) jusqu'à sa retraite (1948), cette dernière coïncidant d'ailleurs avec l'achèvement de la publication de ce monument vidalien *post mortem* que fut la *Géographie universelle*. On ne peut comprendre la grande fresque québécoise de Blanchard si on ne la relie pas à Vidal. Il y a quelque chose que nous avons eu (Blanchard et moi) et que vous ne pouvez pas avoir, disait son condisciple Demangeon, c'est un maître comme Vidal de La Blache. Personne ne m'en a imposé autant que Vidal, rajouta Blanchard. De fait, Blanchard reconnut qu'avec Vidal, une science neuve s'édifiait, déroulée en phrases harmonieuses. Une nouvelle géographie se découvrait, faite simultanément d'une *description* menée en des termes vigoureux et d'une *explication* appuyée sur l'utilisation conjointe des sciences naturelles et des sciences humaines. Si Blanchard fut rempli de ferveur et d'admiration pour ce « grand bonhomme », dira-t-il plus tard, qui lui illuminait la route, c'est que Vidal apporta le matériel avec lequel Blanchard put construire. Ce matériel, ce furent les fameux concepts vidaliens de *région* et de *genres de vie*.

Dans sa leçon inaugurale à la Sorbonne, le 7 février 1899, Vidal attira immédiatement l'attention sur le besoin d'études régionales détaillées afin d'élucider l'influence de la riche variété des facteurs affectant l'allure d'un espace donné (Vidal de La Blache, 1899). À partir de ces études, on pourrait ensuite dresser la synthèse d'études comparatives et générales où les causes et les conséquences de ces différents facteurs seraient clarifiées (Harrison Church, 1967). L'originalité de cette démarche nouvelle tient essentiellement au fait que Vidal procède à la synthèse des régions géologique et historique auxquelles il raccroche, dans ses derniers travaux, la région urbaine. La région vidalienne n'est pas seulement une mosaïque de paysages, elle est aussi mouvements, relations et imbrications. Ainsi Vidal créa la *géographie régionale*, genre nouveau dans la discipline géographique et il entama les premières réflexions sur la régionalisation, c'est-à-dire sur la polarisation d'espaces régionaux autour d'un noyau urbain (Vidal de La Blache, 1897 ; Claval et Nardy, 1968 ; Pinchemel, 1975 et 1984). Le paradigme vidalien en arriva ainsi à définir la région comme la combinaison spatiale de l'histoire du sol et des hommes, c'est-à-dire un espace hiérarchisé à plusieurs degrés (Juillard, 1968). Élève de Vidal à l'École normale supérieure et à la Sorbonne, Raoul Blanchard ne manqua pas d'être marqué intellectuellement par cette vision de l'espace géographique.

Mais il y a plus. Vidal mit également au point une géographie des civilisations fondée sur le concept de *genres de vie* qui, lui aussi, influença profondément le jeune Blanchard. Le genre de vie peut se définir comme la forme matérielle d'existence d'une collectivité humaine centrée sur un thème fondamental d'activité. Avec les termes de *milieu* et de *circulation*, il devint un concept-pivot dans la géographie vidalienne et sa primauté fut consacrée dans la monographie régionale en tant que principe intégrateur dans l'étude simultanée de l'occupation d'une région et du développement de paysages culturels distinctifs (Vidal de La Blache, 1911 ; Sorre, 1948). C'est donc toute la géographie des rapports traditionnels entre les sociétés et leurs habitats : les genres de vie vidaliens n'ont d'intérêt que comme expression et interprétation de ces relations. C'est donc un thème très moderne proche de la notion de *culture* chère aux ethnologues et anthropologues (Buttimer, 1971).

L'intérêt pour les notions de région et de genres de vie développées par Vidal va se trouver renforcé par l'influence exercée par Gallois sur Raoul Blanchard. Lucien

Gallois (1857–1941) fait partie de la « première génération » des élèves de Vidal, celle de ses plus anciens étudiants (Berdoulay, 1981). Vidal s'appuya beaucoup sur Gallois et ce dernier fut son successeur à l'École normale supérieure. Or, dans cette institution, le jeune Blanchard eut Gallois en tant que directeur lors de la rédaction de son mémoire de DES (Diplôme d'Études Supérieures, l'actuelle maîtrise) et il en devint l'ami jusqu'à la mort de celui-ci en 1941. Il est reconnu que Gallois a joué un rôle majeur dans la diffusion des idées et méthodes vidaliennes. Il est associé à la direction des *Annales de géographie* en 1891 et lance la *Bibliographie géographique internationale*, tandis qu'en 1910, il devient co-directeur, avec Vidal, de la célèbre *Géographie universelle*. Sans aucun doute, le paradigme régional de Blanchard resta marqué par l'ouvrage magistral de Gallois, intitulé *Régions naturelles et noms de pays*, qui demeure encore aujourd'hui la référence obligée pour toute analyse de la question (Gallois, 1908). Dans cette contribution fondamentale, Gallois montre que l'une des premières bases des divisions géographiques sont les conditions physiques. En clair, il s'agit de la confrontation entre la toponymie populaire diffuse, voire douteuse, et la réalité stable et concrète que constitue la géomorphologie. Il procède à la promotion de la région naturelle et la rend nécessaire au géographe tout en montrant que l'accord entre limites historiques et géographiques n'est jamais parfait. Gallois va jusqu'à exclure la région historique comme base de travail pour le géographe. En ce sens, il est plus dogmatique que Vidal et ce trait laissera des traces dans la première pensée blanchardienne (Pinchemel, 1984).

Au-delà de l'influence directe de Vidal et Gallois sur les idées géographiques de Raoul Blanchard, d'importantes réalisations institutionnelles ou individuelles effectuées entre 1891 et 1927 s'articulent autour de la *géographie régionale*. Elles impriment leur marque sur la méthodologie blanchardienne. Quelles sont-elles ? On relève tout d'abord la fondation des *Annales de géographie* en 1891. Gallois y fait d'ailleurs publier en 1903 le mémoire de DES de Blanchard (Blanchard, 1903). À l'époque, les *Annales* représentaient une revue virtuellement unique dans la littérature géographique dans la mesure où il ne s'agissait ni d'une revue de société savante ni d'une revue géographique populaire. Très rapidement, les *Annales* diffusèrent les résultats scientifiques de la recherche régionale des géographes (Vidal lui-même se consacrant à l'analyse régionale à partir de 1897). Pour un jeune normalien comme Blanchard, les *Annales* ne sont donc pas sans proposer une certaine vision de l'espace géographique. Puis, en 1903, parut le fameux *Tableau de la géographie de la France* de Vidal de La Blache. Le génie des lieux régionaux prend, sous la plume du maître sorbonnard, une tournure flamboyante (Vidal de La Blache, 1979). Simultanément, les deux premières thèses de doctorat d'État résultant de contacts directs avec la région étudiée paraissent en 1902 et 1905 : celle de De Martonne (1902) sur la Valachie et celle de Demangeon (1905) sur la Picardie. La thèse de Demangeon est encore considérée comme le modèle-type de la géographie classique française et l'auteur, compagnon de Blanchard à l'École normale supérieure, y fonde au maximum la géographie physique et la géographie humaine. Ce dernier trait est effectivement respecté par Blanchard dans sa thèse sur la Flandre. Cette production doctorale est capitale chez Blanchard car c'est à partir de la structure de cette œuvre qu'il va devenir assez rapidement le grand ordonnateur de la monographie régionale (Blanchard, 1906). Puis surgit, dans les premières années de la carrière de Blanchard, la structuration et la mise en place de la *Géographie universelle* (1927–1948), édifice typiquement vidalien à la construction duquel Blanchard fut étroitement associé. Conçue par Vidal dès 1910, la *Géographie universelle* est prise en charge par Gallois à la mort du maître en 1918, lequel avait déjà choisi les rédacteurs et dressé le plan.

Grande entreprise collective qui vulgarisa une orientation fondamentale de la géographie française entre les deux guerres, la *Géographie universelle* fut fidèle à la conception de la géographie régionale héritée de l'enseignement de Vidal de La Blache. Entre 1919 et 1939, cette œuvre représentait la meilleure étude complète du monde sur une base régionale, sans équivalent dans une autre langue. Tentative grandiose, ses 23 volumes obéirent au vœu suprême de Vidal (Meynier, 1969). Il est sûr que la *Géographie universelle* contribua au renforcement du paradigme blanchardien. Dès 1912, Raoul Blanchard travaillait au volume sur l'*Asie occidentale* dont il avait été chargé de la rédaction par Vidal et Gallois. Ce fut plutôt une attribution rebutante et d'autres avaient été mieux servis, en ce sens que cette partie du monde ne relevait pas des terrains habituels de recherche privilégiés par Blanchard (Blanchard, 1929). Il rédigea donc l'*Asie occidentale* un peu à contrecœur (Blache, 1965; Berdoulay, 1981). N'écrira-t-il pas dans ses mémoires: «Vidal tel Dieu le père avait partagé le monde entre ses disciples, en servant d'abord les plus anciens... les jeux étaient faits; Vidal se fit caressant et enjôleur, ce qui n'était pas dans ses habitudes; je dus me résigner à accepter» (Blanchard, 1963, p. 153).

RAOUL BLANCHARD, GRAND ORDONNATEUR DE LA MONOGRAPHIE RÉGIONALE CLASSIQUE

Ainsi entendu, Raoul Blanchard apparaît comme un pur produit de la *tradition vidalienne* en ce sens qu'il fit partie de cette génération d'étudiants ayant fait leurs études entièrement ou partiellement avec Vidal. Ces disciples devenus maîtres répandirent en France le point de vue et la méthode de cette tradition en atteignant un équilibre notable entre les composantes physiques et humaines de leur analyse régionale. Contrairement aux géographes allemands de l'époque, ils ne se tracassèrent point trop quant à l'apparente dichotomie entre géographie physique et géographie humaine et quant aux questions épistémologiques (James et Martin, 1982, p. 192-196).

À la base de la propension blanchardienne pour les études régionales réside la *prescription vidalienne*, c'est-à-dire le but régional assigné à la géographie. Vidal ne disait-il pas que ce que la géographie peut apporter au trésor commun, c'est l'aptitude à comprendre la correspondance et la corrélation des faits dans les milieux régionaux où ils se localisent. Cette primauté de la géographie régionale constitue l'un des plus vieux thèmes de la géographie classique française que résumait fort bien Jean Brunhes: «À mon sens, la géographie régionale doit être le couronnement et non pas le commencement de la recherche géographique» (Brunhes, 1910). Pourquoi ce primat? Il faut y voir très certainement l'effet de la position vidalienne si longtemps influente dans la pensée possibiliste. En effet, les pères fondateurs du «possibilisme à la française», une réaction contre le déterminisme allemand, voyaient dans la *synthèse régionale* la consécration d'un chercheur et l'objet de tout cursus professionnel digne de ce nom. Le cadre régional, il est vrai, avait l'avantage de fournir l'alternative la plus opportune pour une discipline dont la raison d'être était fréquemment remise en question par les historiens et surtout par les sociologues durkheimiens.

La prescription vidalienne conduisit donc à la consécration d'un genre, la *grande monographie régionale classique*, dont Raoul Blanchard se fit le grand ordonnateur. C'est lui qui, par son œuvre, construisit la *triple structure* de la monographie conventionnelle, à savoir, premièrement, l'analyse exhaustive de l'environnement physique, deuxièmement, l'analyse des formes d'occupation et d'activité humaines et,

troisièmement, l'analyse de la psychologie de l'ajustement humain à la nature dans la région étudiée.

La recherche tout entière devait être guidée par les *trois principes cardinaux* que sont la perspective humaine dans l'étude des éléments physiques, l'interprétation possibiliste de la relation société/espace et le recours à un style cohérent et unificateur.

La monographie blanchardienne met en relief les éléments statiques donnant à une région sa personnalité et la différenciant des autres régions. L'œuvre blanchardienne se veut un compte rendu explicatif et intégré des paysages et des genres de vie de telle sorte qu'elle dépeint avec finesse l'individualité du territoire choisi. Cela explique pourquoi la géographie «à la Blanchard» suit invariablement un *canevas standard de sujets* démarrant avec les traits de surface et le climat, pour poursuivre avec la vie organique en relation avec les traits physiques, et conclure avec les habitants comme esclaves ou maîtres de leur environnement. En ce sens, la région blanchardienne est un concept très semblable à la *Kulturlandschaft* de géographes allemands du début du siècle tels Otto Schlüter ou Siegfried Passarge et elle nous oriente vers la géographie conçue comme science du paysage.

La doctrine vidalienne, mise en œuvre dans le chef-d'œuvre littéraire qu'est resté le *Tableau géographique de la France*, se trouva ainsi élargie par Blanchard tant dans l'objectif que dans la méthode, cela grâce à la profondeur de vision, au style d'écriture raffiné, à l'originalité d'approche et, enfin, à l'attention du détail. À partir de la triple structure et des trois principes cardinaux énumérés précédemment, la méthodologie blanchardienne en géographie régionale s'appuie sur des ingrédients qui ont donné toute sa stature à l'œuvre. Ces ingrédients sont au nombre de quatre.

Premièrement, le *cadre régional* demeura toujours le contenant intangible de la méthode blanchardienne. Pour Blanchard, c'était une catégorie de l'entendement géographique auquel il convenait de rester fidèle. Sans jamais renoncer au rôle explicatif dominant des facteurs physiques dans l'identification régionale, il passa graduellement au concept de région polarisée, de région-problème, de région urbaine (Guichonnet et Masseport, 1975).

Deuxièmement, sa méthode de travail le poussait aux revues et dénombrements exhaustifs. Il préférerait la collecte de données directes et l'enquête sur le terrain aux recherches bibliographiques. Tant dans l'œuvre alpine que dans l'œuvre québécoise, les longues séries d'études publiées en plusieurs volumes furent systématiquement couronnées d'un *essai de synthèse*, sorte de résumé synoptique de ses grandes fresques.

Troisièmement, et c'est là un trait faisant souvent cruellement défaut à beaucoup de géographes aujourd'hui, Raoul Blanchard est le *géographe de la synthèse*. On peut y voir l'effet du paradigme intellectuel du temps qu'était le bergsonisme (Meynier, 1969). De fait, Blanchard a été le géographe de la perception globale des ensembles : l'intuition l'emporte sur le discours. Cela explique pourquoi Blanchard avait le goût immodéré pour le plan bien construit, le « fondu-enchaîné » des chapitres et transitions, l'élargissement vigoureux des conclusions.

Quatrièmement, Blanchard ne s'est jamais départi de sa fidélité à la structure monographique. Voilà pourquoi le plan de chacun de ses ouvrages fut bâti sur un patron identique même si l'énoncé des titres de chapitres diffère quelque peu d'un livre à l'autre : 1) le relief ; 2) le climat ; 3) les effets du climat ; 4) l'économie rurale ;

5) l'expansion industrielle; 6) l'activité commerciale; 7) les problèmes d'habitat; 8) les problèmes du peuplement.

Bref, il n'est pas exagéré d'affirmer que Raoul Blanchard fut le champion de la description et de l'explication des paysages tout en évitant d'étudier les formes du relief pour elles-mêmes mais bien plutôt en fonction des activités humaines et des genres de vie. Par cette méthodologie monographique mise au service d'une œuvre gigantesque, Raoul Blanchard fut incontestablement l'un des principaux artisans du succès significatif de l'École française de géographie jusqu'aux années cinquante, succès fondé sur l'expression de la vie véritable et de la personnalité des régions par un souci constant de liaisons entre phénomènes physiques et phénomènes humains. Il est au cœur d'une période cruciale dans l'histoire de la géographie d'expression française, celle qui vit le triomphe de la monographie régionale.

LES ALPES DANS LA PENSÉE GÉOGRAPHIQUE DE RAOUL BLANCHARD

À l'exception de sa Flandre doctorale (1906) et de son Asie occidentale (1929), Blanchard appuie son œuvre sur deux terrains de prédilection: les Alpes et le Québec. Avant d'analyser en détail sa fresque géographique de la Belle Province, il convient de s'attarder un peu sur la place des Alpes non seulement dans sa pensée géographique mais comme socle et contenant du tableau canadien-français. Nul mieux que Blache n'a révélé Blanchard sous ce jour particulier:

«Cet infatigable marcheur, ce chercheur... auquel nulle source n'échappait avait réuni une documentation considérable qu'il comptait bien fondre un jour dans une vaste composition... Cette œuvre est sans précédent et, jusqu'à présent, sans suite parmi les études d'information géographique directe entreprises par un seul auteur» (Blache, 1965).

De fait, une vie entière de travail est à la base des 12 volumes et 5 032 pages constituant les *Alpes occidentales*. Blanchard imposa un ordre à cette gigantesque production. Cet ordre s'appuya sur les 182 études et notes précédentes principalement diffusées par le biais de la *Revue de géographie alpine* qu'il avait lui-même fondée en 1913. Incroyable Blanchard! Il a 61 ans en 1938 quand il débute la rédaction des *Alpes occidentales* et il a 79 ans en 1956 quand il achève cette œuvre après 18 ans d'écriture. Il la couronne par un essai de synthèse, volume plus copieux que les 17 précédents comme si l'auteur, de témoigner son disciple Jules Blache, avait eu du regret à quitter cette tâche gigantesque! (*Ibid.*) Mieux encore, une post-synthèse remarquable paraît en 1958 sous le titre *Les Alpes et leur destin* (Blanchard, 1938-1956 et 1958). Le 30 janvier 1938, dans la préface du premier des douze volumes, Blanchard annonce la couleur. Il y a 32 ans qu'il est installé à Grenoble. Il songe à une étude détaillée sur les Alpes occidentales valorisant la moisson engrangée dans les 25 premiers volumes de la *Revue de géographie alpine*. Et voici que cet homme, déjà dans la soixantaine, fait cet aveu tout plein de fraîcheur qui étonnera plus d'un géographe contemporain:

«J'ai donc repris avec joie, au début de 1937, les gros souliers de l'alpiniste pour courir de nouveau la montagne. Il y a longtemps que je l'ai visitée tout entière; je ne crois pas qu'il y ait un seul village des Alpes occidentales que je n'aie au moins aperçu. Mais j'ai fort à gagner à revoir les paysages et d'autre part j'interroge beaucoup...» (Blanchard, 1938).

Sans contredit, les *Alpes occidentales* représentent l'archétype d'une démarche originale formée de deux ingrédients centraux: d'une part, ce que l'on peut dénommer la formule «lentille ordinaire/grand angulaire» ou la *géographie à deux tours*; d'autre part, le déploiement de la combinatoire blanchardienne. En ce qui concerne le

premier aspect, Hamelin et Claval ont fort bien montré comment la géographie régionale des Alpes s'est faite à deux tours (Claval, 1972). Au lieu de commencer par une démarche de géographie générale, Blanchard suivit l'ordre inverse en allant du particulier au général puis, en réservant à la fin de cette juxtaposition de tableaux régionaux, une synthèse d'ensemble sur tout le bloc territorial étudié. La démarche détaillée, c'est l'objectif 135 mm en photographie tandis que la synthèse finale relève davantage du grand angulaire de 28 mm ! Et Hamelin d'ajouter avec pertinence : « ... les scrupules d'un auteur qui le poussent à ne traiter l'ensemble qu'après avoir considéré une à une les parties, sont une garantie de l'œuvre finale » (Hamelin, 1961).

Pour ce qui touche au second aspect, s'il est bien clair que le « plan monographique à tiroirs » sous-tend la suite analytique des 28 petits tableaux régionaux formant les *Alpes occidentales*, la force de cette vaste composition géographique repose sur ce que l'on peut intituler la *combinatoire blanchardienne*. Cette combinatoire, c'est la prise en compte simultanée des quatre concepts fondamentaux que sont la région géologique, la région historique, la région urbaine et les genres de vie. Reprenons brièvement chacun de ces quatre thèmes. Chez Blanchard, la région géologique provient tout droit de l'influence exercée par Gallois comme il fut indiqué antérieurement, alors que la région historique trouve son origine dans l'influence exercée par Vidal. Si, pour beaucoup de géographes du début du siècle, les villes étaient, d'une certaine manière, des anathèmes, des sortes d'intrusions malvenues dans la splendide ordonnance des paysages agraires, Blanchard, sur les bases de son étude sur Grenoble, fit œuvre de pionnier en développant le concept de région urbaine (Blanchard, 1911). En ce sens, il fit franchir un pas décisif à la géographie de langue française. Enfin, amplifiant le paradigme vidalien, il accompagna son analyse des régions alpines d'une description des genres de vie alpins. Dès lors, la fresque alpine prend toute sa portée si l'on comprend que genres de vie et descriptions régionales sont les pièces d'un double mouvement : les relations société/milieu et la répartition territoriale des actions humaines.

Ainsi n'est-il plus surprenant de constater que, par sa forme et par son fond, la fresque des Alpes occidentales ait fourni le cadre dans lequel s'est inséré le tableau géographique du Québec.

LE TABLEAU GÉOGRAPHIQUE DU QUÉBEC : REPÈRES CENTRAUX D'UNE ŒUVRE DANS L'ŒUVRE

Pour qui scrute en détail la bibliographie complète des publications de Raoul Blanchard, il n'est pas du tout déplacé d'affirmer que le tableau géographique du Québec est comme une *poupée russe*, c'est-à-dire l'emboîtement d'une œuvre plus petite dans une œuvre plus grande et cela tant dans la chronologie que dans la structure, la méthode et le style (Grivot, 1966). Quelles sont ces quatre facettes ? (Dagenais, 1959).

Premièrement, la *Revue de géographie alpine* diffusa de 1930 à 1949 les 2 003 pages des 12 Études canadiennes. Celles-ci couvrent les dix régions administratives du Québec actuel moins le Nouveau-Québec. Transformées en édition commerciale, elles donnèrent, de 1935 à 1954, les 5 volumes et 2 005 pages de la fameuse trilogie sur l'Est, le Centre et l'Ouest du Canada français suivie d'un essai de synthèse publié en 1960 sous le titre *Le Canada français, étude géographique*. Le tout s'achève par une post-synthèse parue sous la forme d'un petit *Que Sais-Je ?* en 1964. Au total,

2449 pages pour cette énorme contribution (Blanchard, 1935-1954, 1960 et 1964). Le Tableau géographique du Québec (TGQ) est donc bel et bien *emboîté* dans la chronologie de l'œuvre alpine. Mais il y a davantage à l'appui de cette argumentation (Hamelin, 1960).

Deuxièmement, en effet, la *structure* du TGQ est en tous points semblable à celle des Alpes occidentales. C'est une démarche monographique constituée d'une juxtaposition de 12 tableaux régionaux qui, tous, épousent le plan à tiroirs résumé dans la table des matières de la synthèse finale de 1960 : 1) la nature québécoise ; 2) le peuplement ; 3) les genres de vie ; 4) les occupations traditionnelles ; 5) l'essor industriel ; 6) l'activité commerciale ; 7) villes et campagnes ; 8) la personnalité du peuple québécois. La synthèse finale des Alpes occidentales (1956) et celle du TGQ (1960) montrent la même particularité : ni l'une ni l'autre ne possèdent de références bibliographiques ou de notes infrapaginales. Blanchard s'en expliquera avec amusement dans la préface respective de ces deux synthèses : « Cela m'a évité de me citer sans cesse... mes rez-de-chaussée de notes infrapaginales se seraient haussés en gratte-ciel, disposition typographique dont j'ai horreur » (Blanchard, 1956 et 1960).

Troisièmement, la *méthodologie* du TGQ reprend la même géographie à deux tours, la même combinatoire et le même esprit de synthèse que ceux observés dans les Alpes occidentales. La recette alpine est transposée au Québec : mêmes enquêtes sur le terrain, mêmes entrevues avec des personnes ressources, même dépouillement critique des sources bibliographiques, même souci d'intégration du physique à l'humain, mêmes explications subséquentes aux descriptions... Bref, une « même méthode de géographie régionale » comme l'affirma Blanchard lui-même.

Quatrièmement, l'*écriture* et le *style littéraire* du TGQ s'inscrivent tout à fait dans la portée de l'œuvre alpine. La séquence des 12 régions québécoises est réalisée dans une présentation éblouissante au brio stylistique indéniable. Provenant en ligne droite de l'écriture vidalienne, il existe un art blanchardien, une prose envoûtante au service de la description scientifique. Comme l'indique fort justement Hamelin, ce ne sont pas des trucs pour abuser le lecteur bien que, cependant, l'on risque d'être victime de séduction (Hamelin, 1961). L'écriture blanchardienne est faite d'un style structuré et clair entrecoupé de formules chocs ou d'une symbolique attractive. Ainsi, ces quelques passages extraits de son Saguenay — Lac-Saint-Jean (Blanchard, 1935).

À propos du Saguenay :

« ... nous passons à la rainure étroite et profonde du Saguenay, une fissure à travers un plateau élevé : deux murailles et un gouffre... les hautes parois grises gardent entièrement le poli que le frottement du glacier leur a imposé ».

À propos du lac Saint-Jean :

« Voilà donc installée, mordant sur la masse laurentienne... une vaste dépression qui est un remarquable centre d'attraction pour les eaux de ces pénéplaines à pentes incertaines ».

À propos de l'eustatisme laurentien :

« ... la mer Champlain suivait le glacier en retraite ».

À propos de la colonisation du pourtour du lac Saint-Jean :

« Le cercle de la colonisation était dès lors refermé autour du lac ; il ne restait qu'à en élargir les bords vers l'extérieur, et la tâche se poursuit encore sur les derniers fragments de terrasses décrivant des presqu'îles capricieuses au milieu des crans de roches dures ».

À propos de Dolbeau comparée à Arvida en 1932 :

« Dolbeau ménage mieux ses effets, étant réparti sur trois terrasses, l'usine en bas, au-dessus le personnel des bureaux, en haut la ville toute neuve, où la largeur invraisemblable des rues est rachetée par l'aspect avenant des maisons ; le site ne manque pas de grandeur, avec les gradins de terrasses, la végétation puissante, les grosses rivières aux flots roux bondissant de rapide en rapide, enjambées par les longs ponts couverts, teints de pourpre ».

Et, enfin, à propos de Chicoutimi en 1932 :

« La ville s'étire sur les gradins de terrasses où ça et là percent les boursoufflures de roches moutonnées... Sans doute, la ville est encore quelque peu incohérente, à la façon des cités neuves, avec ça et là des roches moutonnées faisant le gros dos au coin d'une rue ».

En définitive, à tous égards (chronologie, structure, méthode, style), le TGQ n'est ni une œuvre parallèle aux Alpes occidentales, ni une sœur jumelle, ni un hors-d'œuvre avant le plat de résistance et encore moins la greffe ou le miroir nord-américains de l'œuvre alpine. À toutes les étapes et sous tous les éclairages, le TGQ relève du même processus méthodologique et du même paradigme régional. C'est donc bien une *œuvre dans l'œuvre*, une fécondation interne qui fait corps avec l'ensemble d'où ce mot fort juste de Louis-Edmond Hamelin : « Un peu comme dans Coriolan, des relations fonctionnelles se sont établies entre les divers membres de l'œuvre écrite de Blanchard » (Hamelin, 1959).

Par la profondeur de vision, par les évocations paysagères, le style littéraire raffiné, le rejet du jargon technique, par l'originalité d'approche et le souci du détail, l'œuvre blanchardienne représente l'achèvement de la *synthèse régionale* comme genre en géographie. Si le TGQ fut une telle réussite, c'est que le Canada français des années trente et quarante était bien ce vieux Québec profond si différent du reste de l'Amérique du Nord par l'histoire de son peuplement, par sa souche rurale, la vigueur de ses réalités régionales voire son duplessisme figé. Quoiqu'il en soit, jamais les paysages québécois ne furent conviés à pareille réjouissance avec le tableau blanchardien !

DESTIN D'UN MOMENT DANS L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

Comme le résumèrent très concrètement Dresch et George dans leur nécrologie du maître grenoblois, Blanchard « fut le dernier de la lignée des auteurs de ces travaux de géographie régionale tels que les avait conçus Vidal de La Blache, faits d'équilibre et de dialectique entre la connaissance du milieu naturel et celle de l'action millénaire des hommes assujettis à leur milieu et le façonnant » (Dresch et George, 1966).

Mais Blanchard et les autres grands noms de la géographie régionale furent inconstamment piégés par l'*anathème déterministe* jeté par ce censeur et ce répartiteur des rôles que fut l'historien Lucien Febvre (1878-1956). Dans son livre-manifeste *La Terre et l'évolution humaine, introduction géographique à l'histoire*, Febvre (1970) rejetait avec force le déterminisme, mettait en garde les géographes contre les généralisations et les cantonnait dans l'étude des cas particuliers. La géographie régionale devint ainsi le meilleur remède contre la contagion déterministe (*Ibid.*). On sait que, dans le premier quart de ce siècle, les géographes français cherchaient à acquérir une légitimité scientifique et à se protéger au sein de l'Université contre les coups et la concurrence des sociologues de Durkheim. Ils trouvèrent un habile mais machiavélique défenseur de leur cause en la personne de ce

très grand historien que fut Lucien Febvre (Giblin, 1982). Mais le prix que Febvre fit payer aux géographes pour prendre leur défense contre les sociologues consista à leur conseiller fermement de faire une *géographie modeste* en abandonnant aux historiens l'analyse politique, ce que les géographes firent effectivement jusqu'aux années soixante-dix.

Il est une question finale qu'il est bon de se poser : *y eut-il une doctrine Blanchard ?* La plupart des observateurs et des contemporains de Blanchard s'entendent pour dire qu'à défaut de véritable doctrine, il y eut plutôt un *ensemble de tendances* constituées dès 1930 : tendances assez proches du déterminisme dans les publications antérieures à 1911 laissant place progressivement à une affirmation du rôle humain ; méfiance des présentations morphogénétiques et primauté accordée à la structure géologique et aux surfaces d'érosion ; prise en charge de l'évolution de la pensée en géographie urbaine tout au long de l'œuvre (Derruau, 1965). Pour Blache, le disciple grenoblois, il est clair que le nom de Blanchard ne peut s'associer à aucun système, à aucune construction limitant les initiatives (Blache, 1965). Pour son disciple québécois Hamelin, ce fut un homme pratique qui n'écrivit pas sur les mouvements d'idées géographiques comme tels. On ne retrouve chez Blanchard ni formules simples, ni recettes ni schémas sommaires. Ce fut beaucoup plus un géographe *éclectique* dans ses préoccupations comme dans ses moyens. Il y eut une évolution tardive de la pensée blanchardienne au titre de l'approche problématique, des aspects sociaux et de la cartographie (Hamelin, 1961 et 1965). Et d'autres d'ajouter ce trait décisif : « ... beaucoup ne furent sensibles qu'à l'enveloppe extérieure de son propos, à l'originalité d'une forme dont on a imité les tics de langage, les procédés d'exposition alors que l'essence de la pensée du maître grenoblois demeurerait irréductible à des types ou à des modèles d'école » (Guichonnet et Masseport, 1975).

Dès 1906, Simiand, porte-parole et bras exécutant de Durkheim dans le débat Vidal-Durkheim, s'interrogeait déjà sur la nature exacte des faits, sur la valeur scientifique et la consistance véritable de la géographie régionale. Et Simiand enfonçait durement le clou :

« Comment se fait-il donc que... des travaux aussi pleins d'application, nourris d'une érudition solide et variée, inspirés par la volonté de faire œuvre de science géographique propre, n'aboutissent pas à des résultats plus concluants?... Se limiter à une région aussi étroite... c'est se fermer la voie de la comparaison entre des ensembles différents assez nombreux... se limiter à un seul cas d'observation, c'est se condamner d'avance à ne pouvoir rien prouver » (Simiand, 1906-1909).

Depuis la dernière guerre mondiale, la région en Occident a subi une modification tellement profonde dans sa définition comme dans ses modes d'analyse qu'il est permis de se demander si la *synthèse régionale* peut encore être considérée comme l'objectif ultime du géographe (Beaujeu-Garnier *et al*, 1957). La géographie régionale s'est trouvée impuissante face à un monde qui ne peut plus tout expliquer uniquement par son passé mais par sa fonction présente (Penã et Sanguin, 1984 ; Claval et Johnston, 1984). Qui plus est, la formule monographique prestigieusement inaugurée par Vidal et codifiée par Blanchard a alimenté, comme l'a écrit Claval, un courant de recherche qui a vite perdu sa fécondité parce qu'il s'est transformé en formules sèches, parce qu'il s'est coupé de l'intuition vidalienne des formes vivantes et finalement parce qu'il a vu dans la monographie régionale stéréotypée la seule manière de faire dignement de la géographie (Claval, 1979). Bien évidemment, le modèle monographique donna une prime au *conservatisme intellectuel* car, sur le plan scientifique, la géographie de langue française se laissa distancer jusqu'aux

années soixante par les disciplines voisines. Étant restés trop longtemps fidèles à ce genre périmé qu'est là monographie régionale, les géographes francophones se sont laissés dépouiller des études écologiques et environnementales (Claval, 1972).

À la longue, les monographies régionales ont abouti à des découpages factices créés pour les besoins de leurs propres auteurs. Bien plus, la formule monographique a toujours évité de répondre à cette interrogation fondamentale : quelle est la nature de la région étudiée et quelles en sont les limites ? Aucune réponse véritablement satisfaisante n'a été donnée aux quatre questions capitales suivantes : 1) Quel est le but d'une étude régionale ? 2) Pourquoi fait-on des découpages régionaux ? 3) Quelle est la place de la région dans l'ensemble de la réflexion géographique ? 4) À quoi sert la notion de région en géographie ? Force est de reconnaître qu'après plus d'un siècle de pratique, l'immense marqueterie des monographies régionales n'a pas été capable de faire émerger un corpus de réflexions théoriques, de développements conceptuels, de tentatives modélisantes et d'adapter des démarches expérimentales et déductives. De ce fait, la géographie régionale, comme branche de la discipline, semble piégée dans un cul-de-sac scientifique (Sanguin, 1981 et 1982). Aussi n'était-il pas surprenant qu'en 1979, sept grands noms de la géographie française interrogés sur le sens de la géographie régionale aient répondu ceci : Jacqueline Beaujeu-Garnier : « Rien de bien défini » ; Roger Brunet : « Oui à la géographie régionale à condition qu'elle change complètement » ; Paul Claval : « Une organisation dans l'espace, des traces dans l'esprit » ; Félix Damette : « Un concept à repenser » ; Armand Frémont : « À chacun sa définition » ; Yves Lacoste : « Un ensemble spatial parmi d'autres » ; Alain Reynaud : « Parlons plutôt de classe socio-spatiale » (*Espaces Temps*, 1979).

ÉPILOGUE : QUESTIONS À LA GÉOGRAPHIE QUÉBÉCOISE

Quelles que puissent être les critiques actuelles formulées contre une certaine géographie régionale à méthode monographique, l'œuvre blanchardienne marque une étape capitale dans l'histoire de la géographie au Québec (George, 1973 ; Pumain, 1973-1974 ; Trotier, 1976). Dans son unité et dans ses dimensions, elle représente un monument quasi sans égal sur les tables de travail de tous les autres géographes, à l'exception notable d'Élisée Reclus (1830-1905) avec les 19 volumes et 17 182 pages de sa *Nouvelle géographie universelle* (1876-1894). La force du tableau géographique du Québec est d'avoir fait œuvre pionnière et novatrice puisque rien n'avait été pensé ou écrit scientifiquement sur la géographie de la Belle Province avant 1930 (Hamelin, 1959).

À un moment où les jeunes Québécois manifestent une soif de connaissances sur les articulations géographiques de leur État national, à un moment où les étudiants en géographie ressentent un besoin en matière d'études régionales comme en témoignent éloquentement l'intensité et la fréquence des emprunts de livres de Blanchard dans nos bibliothèques, il est un constat pour le moins étrange et paradoxal. Depuis la publication du TGQ étalée de 1935 à 1960, aucun véritable manuel de géographie régionale du Québec, aucune série de monographies scientifiques sur les différentes régions du Québec n'ont été écrits par des géographes québécois. Pourquoi ce silence ? Pourquoi cette lacune (*The Canadian Geographer*, 1974) ?

Laissons le mot de la fin au doyen Guichonnet de l'Université de Genève, l'un des derniers disciples grenoblois de Blanchard : « À un moment où la géographie manifeste

sa vitalité dans les horizons les plus variés, mais éprouve, en même temps, un doute sur sa finalité et sa survie comme science propre, l'œuvre de Raoul Blanchard s'élève devant nous comme un monument serein, témoignage d'une foi inébranlable en notre discipline» (Guichonnet et Masseport, 1975).

SOURCES CITÉES

- BEAUJEU-GARNIER, J., CHABOT, G. et CLOZIER, R. (1957) *La géographie française au milieu du XX^e siècle*. Paris, Baillière.
- BERDOULAY, V. (1978) The Vidal-Durkheim Debate, in Ley, D. et Samuels, M., ed. *Humanistic Geography: Prospects and Problems*. Chicago, Maaroufa Press, p. 77-90.
- (1981) *La formation de l'école française de géographie (1870-1914)*. Paris, Bibliothèque nationale (C.T.H.S.).
- BLACHE, J. (1965) Raoul Blanchard (1877-1965). *Revue de géographie alpine*, 53: 361-370.
- BLANCHARD, R. (1903) La val d'Orléans. *Annales de géographie*, 12: 307-323.
- (1906) *La Flandre, étude géographique de la plaine flamande en France, Belgique et Hollande*. Paris, Colin.
- (1911) *Grenoble, étude de géographie urbaine*. Paris, Colin.
- (1929) *L'Asie occidentale*. Paris, Colin (Tome 13 de la Géographie universelle, publiée sous la direction de P. Vidal de La Blache et L. Gallois).
- (1935) *L'Est du Canada français*. Montréal, Beauchemin, 2 volumes.
- (1938-1956) *Les Alpes occidentales*. Paris, Arthaud, 8 tomes et 12 volumes.
- (1948) *Le Centre du Canada français*. Montréal, Beauchemin.
- (1953-1954) *L'Ouest du Canada français*. Montréal, Beauchemin, 2 tomes.
- (1958) *Les Alpes et leur destin*. Paris, Fayard.
- (1960) *Le Canada français, étude géographique*. Montréal, Fayard.
- (1961) *Ma jeunesse sous l'aile de Péguy*. Paris, Fayard.
- (1963) *Je découvre l'Université*. Paris, Fayard.
- (1964) *Le Canada français*. Paris, Presses universitaires de France (Collection Que Sais-je ?, n° 1098).
- BRUNHES, J. (1910) *La géographie humaine, essai de classification positive, principes et exemples*. Paris, Alcan.
- BUTTIMER, A. (1971) *Society and Milieu in the French Geographic Tradition*. Washington, Association of American Geographers (Monograph Series, n° 6).
- CLAVAL, P. (1972) *La pensée géographique, introduction à son histoire*. Paris, SEDES.
- (1976) *Essai sur l'évolution de la géographie humaine*. Paris, Les Belles Lettres.
- (1979) Préface au Tableau de la géographie de la France de Paul Vidal de La Blache, I-XXII. Voir Vidal de la Blache, P. (1979)
- CLAVAL, P. et JOHNSTON, R.J. (1984) *Geography since the Second World War: An International Survey*, London, Croom Helm.
- CLAVAL, P. et NARDY, J.P. (1968) *Pour le cinquantenaire de la mort de Paul Vidal de La Blache*. Paris, Les Belles Lettres.
- DAGENAIS, P. (1959) M. Raoul Blanchard. *Revue canadienne de géographie*, 13: 80-82.
- DEMAIGNEON, A. (1905) *La Picardie et les régions voisines, Artois-Cambrésis-Beauvaisis*. Paris, Colin.
- DE MARTONNE, E. (1902) *La Valachie, essai de monographie géographique*. Paris, Colin.
- DERRUAU, M. (1965) Raoul Blanchard. *L'Information géographique*, 29: 175-176.
- DRESCH, J. et GEORGE, P. (1966) Raoul Blanchard (1877-1965). *Annales de géographie*, 75: 1-5.
- ESPACES TEMPS (1979) Vous avez dit région ? *Espaces Temps*, 10-11: 9-38.
- FEBVRE, L. (1970) *La Terre et l'évolution humaine, introduction géographique à l'histoire*. Paris, Albin Michel (réédition de l'édition 1922, Paris, La Renaissance du Livre).
- GALLOIS, L. (1908) *Régions naturelles et noms de pays*. Paris, Colin.
- GEORGE, P. (1973) La géographie au Québec. *Bulletin de l'Association de géographes français*, 411-412: 679-685.
- GIBLIN, B. (1982) Présentation de l'homme et la terre, in Reclus, E., *L'homme et la terre*. Paris, La Découverte, 2 volumes.
- GRIVOT, F. (1966) Bibliographie des publications de R. Blanchard. *Annales de Géographie*, 75: 5-25.

- GUICHONNET, P. et MASSEPORT, J. (1975) Raoul Blanchard (1877-1965), in *Les géographes français*. Paris, Bibliothèque nationale, CTHS, p. 133-144.
- HAMELIN, L.E., éd., (1959) *Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- (1959) Raoul Blanchard. *Cahiers de géographie de Québec*, 3: 13-25.
- (1960) Hommage à monsieur Raoul Blanchard. *Revue canadienne de géographie*, 15: 81-86.
- (1961) La géographie de Raoul Blanchard. *The Canadian Geographer/Le géographe canadien*, 5: 1-9.
- (1962) Petite histoire de la géographie dans le Québec et à l'Université Laval. *Cahiers de géographie de Québec*, 7: 1-16.
- (1966) Raoul Blanchard géographe du Québec, in *In Memoriam Raoul Blanchard*. Grenoble, Association des Amis de l'Université de Grenoble, p. 73-75.
- HAMELIN, L.E. et HAMELIN, C. (1965) Notice nécrologique, Raoul Blanchard (1877-1965). *Cahiers de géographie de Québec*, 17: 7-9.
- HARRISON CHURCH, R.J. (1967) The French School of Geography, in Taylor, G., ed., *Geography in the Twentieth Century*. London/New York; Methuen/Philosophical Library, p. 70-90.
- JAMES, P.E. et MARTIN, G.J. (1982) *All Possible Worlds, A History of Geographical Ideas*. New York, John Wiley and Sons.
- JUILLARD, E. (1967) Historique de la notion de région dans la géographie française, in Claval, P. et Juillard, E. *Région et régionalisation dans la géographie française et dans d'autres sciences sociales*. Paris, Dalloz, p. 9-20.
- MEYNIER, A. (1969) *Histoire de la pensée géographique en France*. Paris, Presses universitaires de France (collection Le Géographe).
- PENA, O. et SANGUIN, A.L. (1984) *El mundo de los geografos, panorama actual de las principales escuelas nacionales de geografía*. Barcelona, Oikos-Tau Ediciones (collection Geographia Generalis).
- PINCHEMEL, P. (1975) Paul Vidal de La Blache (1845-1918), in *Les géographes français*. Paris, Bibliothèque nationale, CTHS, p. 9-23.
- PINCHEMEL, P. (1984) *Deux siècles de géographie française*. Paris, Bibliothèque nationale, CTHS.
- PUMAIN, D. (1973). La dualité de la géographie québécoise. *Bulletin de l'Association de géographes français*, 411-412: 667-678.
- (1974) *Histoire de la géographie au Québec*. Université de Paris I/Panthéon-Sorbonne, thèse de doctorat de 3^e cycle non publiée.
- SANGUIN, A.L. (1981) Déclin ou renouveau de la géographie régionale? *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 26: 87-120.
- (1982) La geografia francese contemporanea vista dall'esterno. *Rivista geografica italiana*, 89: 102-117.
- SIMIAND, F. (1906-1909). Compte rendu des thèses de doctorat d'Albert Demangeon et Raoul Blanchard. *L'Année Sociologique*, 11: 723-732.
- SORRE, M. (1948). La notion de genre de vie et sa valeur actuelle. *Annales de géographie*, 57: 97-108 et 193-204.
- THE CANADIAN GEOGRAPHER (1974) Les Québécois et leur géographie. *The Canadian Geographer/Le géographe canadien*, 18 (n^o spécial).
- TROTIER, L. (1976) Tableau de la géographie québécoise. *The Canadian Geographer/Le Géographe canadien*, 20: 353-366.
- VIDAL DE LA BLACHE, P. (1897) Des divisions fondamentales du sol français, in Vidal de La Blache, P. et Camena d'Almeida, P., *La France*. Paris, 1897, pages V-XXX.
- (1899) Leçon d'ouverture du cours de géographie, Faculté des lettres de Paris, 7 février 1899. *Annales de géographie*, 8: 98-109.
- (1911) Les genres de vie dans la géographie humaine. *Annales de géographie*, 20: 193-212 et 289-304.
- (1979) *Tableau de la géographie de la France*. Paris, Tallandier (réédition de la première édition de 1903, Paris, Hachette).

(acceptation définitive en mars 1986)